

LES DEUX CLAIRONS

Menant le combat quand même
Le clairon sonne toujours.

.... Ils déposèrent le blessé dans l'alcôve aux rideaux de serge verte, puis revenant vers le vieillard, qui machinalement tenait toujours sa pipe inachevée :

— Là ! il ne vous donnera pas grand mal, le pauvre garçon, il a bien sûrement son compte ; mais c'était un brave, il sera mieux pour mourir ici que dans la plaine.

Le vieux inclina gravement la tête.

— Vous avez peut-être un fils sous les drapeaux, l'ancien ?

— Non, mais j'ai servi moi-même. Ex-clairon au 3^e zouaves, camarades...

— Comme lui alors, sauf que c'était aux turcos. Mais il a sonné sa dernière charge...

— Et quelle charge ! il était tombé qu'il sonnait encore en enragé, et les autres bondissaient comme des diables.

— C'était un brave, répéta simplement l'ancien clairon ; soyez tranquille, il aura la mort d'un brave et s'il revient à lui, il aura un ami pour recevoir ses volontés...

— Merci, camarade.

Ils s'éloignèrent regagnant le bivouac, à travers le village, encombré de morts et de mourants.

Le vieux resta seul, immobile au coin de la cheminée, rêvant...

A quoi ?

Au temps de sa jeunesse, où sonnant la charge, il escaladait, avec son régiment, les flancs escarpés des montagnes de Kabylie, ou grimpait à l'assaut de Constantine.

Oh ! les beaux jours de gloire et d'ivresse, où les notes claires des trompettes françaises faisaient fuir Arabes, Russes, Autrichiens, Chinois !

Maintenant, vieillard impotent et débile, il voyait reculer ces hardis pantalons rouges devant les sombres masques prussiens...

Il était triste, seul.

Et il écoutait au fond de sa mémoire, les sonneries joyeuses de jadis... et une autre encore... faible, hésitante... celle d'un écolier aux joues brunes qui les gonflait de toutes ses forces en soufflant dans le clairon paternel.

François Lorrain avait rapporté d'Afrique, avec une balle dans le genou, qui lui faisait traîner la jambe, et la médaille militaire qui ornait sa poitrine, un marmot de deux ans qu'il avait eu d'une Mauresque épousée là-bas et morte avant de quitter le sol natal.

Mais, débrouillard comme tous les troupiers, Lorrain s'était fait père et mère à la fois pour son petit Pierre qu'il adorait, tout en dissimulant sa tendresse paternelle, " incompatible avec la discipline ", sous les dehors rudes et sévères.

L'enfant avait grandi, il avait les traits de son père avec la peau bronzée et les cheveux crépus de sa mère ; il était hardi, intelligent et bon.

" C'est un fameux luron, qui sera un fameux soldat, " disait orgueilleusement l'ancien clairon.

Malheureusement, le " moricaud ", comme on l'appelait au village, tenait aussi, de ses ancêtres maternels sans doute, des instincts pillards, qui exaspéraient l'honnêteté rigoureuse de Lorrain.

Il avait beau multiplier les corrections, sans cesse le gamin était pris en flagrant délit de maraude.

Un jour, chose plus grave, il fut convaincu de vol.

Cette fois, le vieux ne dit rien, mais il détacha sa médaille militaire et la pendit à son clou ; puis, malgré les supplications et le repentir de son fils, les prières même du volé, brave homme qui ne voulait pas la mort du pécheur, il le chassa de sa maison, en déclarant qu'il n'était pas le père d'un voleur.

Pierre était parti et n'avait plus donné signe de vie ; était-il mort ? on l'ignorait ; mais jamais l'ancien soldat n'avait plus prononcé son nom, et à cette heure où tant de pères tremblaient pour leur fils, il n'avait pas la triste douceur de craindre pour le sien.

* *

Les rideaux de serge avaient tremblé, le blessé s'agitait avec un faible gémissement...

Allumant une chandelle fumeuse, le père Lorrain s'approcha de l'alcôve sombre.

— Voulez-vous quelque chose mon brave ? je...

— Il n'acheva pas...

Galvanisé par cette voix, le mourant s'était soulevé sur les coudes et, dans ce pauvre visage mutilé, entouré de linges sanglants, le père venait de reconnaître son fils.

— Pierre..., Pierre..., balbutia-t-il, étranglé.

Le suif coulait sur ses doigts en gouttes brûlantes, sans qu'il s'en aperçût !... il restait, là..., immobile..., hagard..., regardant d'un œil égaré cet enfant tant aimé, tant pleuré en secret.

Le blessé, lui aussi, l'avait reconnu.

— Pardon, père..., pardon..., gémit-il, en joignant les mains.

Le vieux, la gorge serrée, ne répondit pas.

— Pardon, je vous en supplie, répéta le malheureux ; père, j'ai mal vécu, mais je meurs bien...

Le vieux se taisait toujours.

L'autre retomba, accablé, sur son oreiller.

Mais, alors, il sentit quelque chose d'humide tomber goutte à goutte sur son visage.

Le père pleurait, et ces larmes bénies purifiaient ce front souillé, comme un second baptême...

Puis, détachant sa médaille militaire pendue depuis tant d'années aux pieds du crucifix, le vétérans la posa sur la poitrine de son fils.

Une sorte d'extase illumina les traits pâles du mourant, il porta d'une main tremblante le glorieux insigne à ses lèvres en murmurant :

— Merci !...

Il expira.

* *

— Sergent, faites l'appel.

Le jour naissait, le régiment décimé se rangeait, sac au dos.

— Aubert.

— Présent.

— Mahomed ?... Ali ?... Lorrain ?

— Présent, répond une voix mâle.

Tous les regards se tournent vers le clairon.

Le vieux, livide, mais les yeux secs, revêtu de l'uniforme de son fils, sort des rangs.

— Je me nomme Lorrain, ancien clairon au 3^e zouaves, je remplace mon fils tué à l'ennemi.

Silencieusement, le capitaine se découvre devant le vétérans et l'appel continue.

* *

— En avant !

L'ennemi est revenu, enserrant la petite troupe.

— En avant !

Le clairon sonne la charge...

Un frisson passe dans l'âme des soldats, à son accent sauvage, déchirant.

C'est quelque chose de terrible, de désespéré, c'est le cri de colère, de haine, de vengeance, du père et du Français...

Et les turcos bondissent emportés, grisés farouches.

Le vieux court aussi fort qu'eux, il ne traîne plus la jambe, allez ; le clairon aux lèvres, il sonne, sonne sans s'arrêter...

Le sang lui sort de la bouche, ses yeux sont troublés, ses tempes battent...

Il va, il va, sonnant toujours furieusement.

Une balle lui fracasse le bras droit, il prend le clairon de la main gauche ; une autre lui traverse la jambe, il continue de courir ; enfin, une dernière le frappe en plein cœur et il tombe à la place même où est tombé son fils quelques heures auparavant.

ARTHUR DOURLIAC.

M. OWEN MURPHY, EX-M.P.P.

Vendredi de la semaine dernière est décédé, dans la vieille capitale provinciale, M. Owen Murphy, ancien maire de Québec, ancien député de Québec-ouest à la Législature.

M. Owen Murphy naquit à Stoneham, dans le comté de Québec, le 9 décembre 1829.



Il fut conseiller municipal pendant longtemps, et en 1874 il fut élevé à la dignité de maire de Québec, poste qu'il occupa jusqu'en 1878. M. Murphy a été directeur du Québec-Central, président de l'Institut littéraire Saint-Patrice, président du Turf Club et de la Chambre de Commerce. Le 14 octobre 1886, il était élu député de Québec-ouest à la Législature. Son élection fut annulée et il fut réélu en 1890 pour la même division contre M. Mathew Hearn.

Il exerçait à Québec la profession de banquier privé et d'agent d'assurance.

Pendant son administration, on signale l'embellissement et l'achèvement de la terrasse Dufferin, les fêtes à l'occasion du 2^{ème} centenaire du diocèse de Québec, la visite à Québec de Mgr Conroy, délégué du pape.

M. Murphy assistait, en 1875, à Londres, à la grande convention des maires de toutes les villes du monde civilisé.

Souvenir de l'inauguration du monument Chénier, magnifiques gravures donnant une vue du monument et des membres du comité d'initiative. Impression de luxe, grand format. Tirage limité. Hâtez-vous de l'acheter. Prix : 10c. G.-A. et W. Dumont, libraires, 1826, rue Sainte-Catherine.